

La mort de Riel causa de regrets non moins profonds dans la colonie de la Rivière-Rouge. Les métis français, à la tête desquels il avait obtenu l'émancipation commerciale du pays, la déplorèrent vivement. Elle leur enlevait un ami éprouvé, un conseiller prudent et un chef intrépide dans l'occasion.

Aussi, son nom est-il encore fort populaire à la Rivière-Rouge et prononcé avec respect. Et lorsque son fils se mit audacieusement à la tête du mouvement insurrectionnel de 1870, les métis qui croyaient voir revivre en lui les talents, l'intrépidité et l'éloquence du père, se rangèrent avec ardeur sous le drapeau qu'il avait arboré.

L'épouse de Louis Riel habite encore la Rivière-Rouge avec l'ex-président du Gouvernement Provisoire et huit autres enfants. L'aînée de ses filles, Sara, est entrée depuis 1868 en religion chez les Sœurs Grises, et aujourd'hui elle poursuit à l'île à la Croix l'œuvre de dévouement à laquelle elle a consacré sa vie dans les missions glacées du Nord.

La femme de notre héros a fait preuve, en maintes circonstances difficiles, d'une grande force de caractère. Elle vit dans une noble pauvreté à quelques milles de St. Boniface, à l'instar de son fils, qui eût pu être riche s'il eût voulu trahir la cause canadienne et se prêter aux offres dorées des Américains alors qu'il gouvernait le pays.

JOSPH TARD.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

HISTOIRE.

La littérature des peuples anciens a commencé par la poésie. A l'enfance des sociétés, l'imagination jouait un rôle puissant sur les actions et les travaux des hommes. Cette déesse charmante, qui séduit l'oreille pour lui plaire, qui caresse mollement les fibres intimes du cœur humain, qui touche aux cordes sensibles des passions, la poésie, a été le premier souffle du premier homme s'éveillant au spectacle ravissant de la nature.

L'enfance des sociétés a conservé ce caractère. Les historiens ne racontent qu'après que les poètes eurent chanté. Le poète s'empare de ce qu'il y a de plus suave, de plus varié, de plus divin dans la nature; il en compose un miel d'une saveur délicieuse et présente à l'imagination des peuples encore jeunes un aliment propre à leur vie. L'historien, au contraire, s'empare du fait, le dissèque, sacrifie l'art à la vérité, la passion à l'impartialité, la variété à l'unité. Il est calme, froid, posé, honnête, probe, parfois sévère. Nulle débauche de l'esprit, nul épanchement du cœur, nul écart de style, nulle sympathie pour les personnes: il raconte le fait réel et juge les hommes et les choses, les yeux couverts de l'antique bandeau de la justice.

De là, deux genres parfaitement distincts; qui se sont suivis, succédés, et dont l'un, le premier, n'a été que l'indice, l'image embellie, superflue, exagérée de l'autre. Homère devait précéder Hésiode et Hérodote, parce que l'imagination et la passion parlent avant, ou du moins remplacent trop souvent la raison. Enlevez les brillantes couleurs que revêtent le riche manteau d'Homère et il vous reste une charpente nue, un plan déformé, un squelette si vous voulez, susceptible de revêtir les couleurs historiques. Derrière l'impossible et l'imaginaire se cachent le vraisemblable et le réel.

Mais, après que l'imagination, épuisée de ses courses folles à travers les régions de l'imaginaire, fut revenue au point de départ, sans avoir satisfait ni la curiosité des peuples, ni leur désir de s'instruire, ni surtout les exigences de l'intellect, la froide raison marcha en éclaircie, s'appuyant sur ses propres forces: dès lors l'humanité fit un pas dans sa marche progressive. Les nationalités naissantes ne s'abandonneront plus avec la même fougue sur la pente fleurie de la poésie. Les littératures modernes, à leur origine, offrent un aspect plus varié, plus élevé, plus rationnel. Le poids de la raison et du froid calcul pèse davantage dans le plateau de la balance littéraire. La vie active des nations de l'Europe, qui, pour la plupart, se donnèrent une littérature nationale au XII siècle, était trop pleine d'initiatives, comparée aux modestes débuts des vieilles civilisations, pour ne pas s'engager de suite dans la voie large et prosaïque du fait. La civilisation moderne, héritière des lumières de l'antiquité, mit à contribution ces progrès pour suivre un mouvement ascensionnel. S'il est vrai de dire, en thèse générale, que la poésie a bercé l'enfance des peuples, du moins faut-il restreindre considérablement cette proposition lorsqu'on veut en faire l'application à la civilisation moderne. Les écrits de Vilhardoin et de Froissard, en France, n'ont pas été précédés de beaucoup par les chants des Trouvères et des Troubadours. Thibaut de Champagne n'a jamais eu plus de mérite et jouit d'une plus grande popularité que Christine de Pisan. Les antiques annales de l'Espagne, que la patience de quelques bénédictins a depuis livrées au public, sont antérieures à tous les *concioneros* et les *romanceros* de la vieille Castille. Le philosophisme de Dante a précédé le lyrisme de Pétrarque, en Italie. En Angleterre, la muse saxonne s'inspire à l'ombre des cloîtres, des événements de chaque jour, et l'historien Guizot, qui vivait au VI siècle, fait bonne figure au milieu des poètes de l'époque. Les *minnesängers* et les *meistersängers* préféraient la forme dydactique aux chants légers, et tous les *niedelungen* de la vieille confédération germanique préludèrent une littérature plus réaliste. Les romans de chevalerie, qui n'étaient encore qu'une sale et grossière ébauche du progrès des langues modernes, se sont évanouis, en un instant, aux premières lueurs du positivisme.

La poésie, n'a pu survivre à ces désastres qu'en assumant un caractère propre et particulier à chaque genre: elle dut s'élever à des hauteurs inaccessibles au commun des mortels pour ne pas être détrônée par l'orgueilleuse prose devenue à tout jamais le costume léger du philosophe, du publiciste et de l'historien.

Ce qu'a été le rôle de l'histoire au Canada, au début de notre littérature, c'est dire qu'il a été humble et modeste. L'histoire n'eût pas même à lutter contre les empiètements de la poésie. Cette rivale n'existait pas; car, je n'appelle pas poésie ces petites tartines rimées que nos pères, dans leur moment de bonne humeur, chantaient en abattant les broussailles qui obstruaient l'entrée de leur maison en bois rond. C'est tout au plus un sentiment poétique agréable à constater, une disposition qu'ils avaient héritée des Normands et des Bretons leurs pères. L'histoire, marque plutôt les premiers débuts de notre littérature. Les hommes lettrés étaient rares sous la domination française, mais le peu qu'il y avait *paraient des notes*, pour servir à l'histoire de la Nouvelle-France. Ces relations, grossières dans la forme, mais pleines d'attraits dans le fond, contribuèrent à l'édification du grand temple historique de notre pays. Aussi, la critique aime-t-elle à citer les noms de Champlain, Charlevoix, les R. P. Jésuites Lescarbot, Sagard, la Mère Marie de l'Incarnation, etc. Si le passé

est connu, nous le devons à ces humble travaux et aux manuscrits déposés dans les grandes bibliothèques publiques d'Europe et d'Amérique. La plupart de ces relations nous ont été données par les missionnaires, ces vieux pionniers disséminés sur le continent comme autant de jalons dans un désert.

Comme chez tous les peuples qui ont vieilli, l'histoire du Canada offre de grandes beautés et de hauts enseignements. Un passé accidenté, des actions héroïques, des luttes sans trêve: luttes contre la forêt, contre les ennemis de la France, contre les peaux-rouges, contre la misère et la fiim; le travail lent de la civilisation et de la colonisation s'opérant au sein des sombres forêts d'une terre vierge; l'agonie sociale et le dernier effort de la France abandonnant le Nouveau-Monde; la découverte successive des différentes parties du Continent américain; les premiers établissements et les principaux essais de colonisation; les luttes parlementaires et le réveil national revendiquant les institutions qui font la gloire des peuples libres; les difficultés, les dangers et les obstacles suscités par le mélange des races:—toutes ces causes et tous ces faits ariés, qui se rencontrent au sein d'une population disséminée, aussi bien que chez un peuple de quarante millions d'hommes, offrent au génie de l'écrivain un champ fécond qu'une plume habile peut remuer sans épuiser. Aussi des hommes de mérite, des citoyens éclairés et vertueux, se mirent-ils à l'œuvre, et aujourd'hui, nous pouvons étudier les époques lointaines de la colonie naissante, éclairés au flambeau des écrits historiques de Garneau, Ferland, Bibaud, et tant d'autres écrivains recommandables qui ont surgi comme par enchantement à notre époque.

Ces causes expliquent sans doute l'ardeur avec laquelle nos meilleurs littérateurs se sont livrés aux travaux historiques; car, l'histoire a été de beaucoup le genre le plus et le mieux cultivé parmi nous. Cette mine reste encore inexploité en dépit des fouilles considérables qu'on y a pratiquées. Nos antiquités canadiennes feront, pendant longtemps, l'objet des études et des travaux des écrivains soucieux de laisser derrière eux une réputation durable. On ne saurait d'ailleurs trop encourager la jeunesse studieuse et avide d'entreprendre et d'écrire, à se livrer à ces études. Ces travaux ont pour résultat de faire connaître la patrie à l'étranger et de cultiver parmi nous cette fleur divine du patriotisme, en découvrant la grandeur de notre passé et l'éclat des actions de nos pères.

Il ne manque pas d'écrivains qui ont entrepris d'écrire l'histoire du Canada dans son ensemble, quoiqu'à des points de vue différents; mais ce qu'on a peut-être trop négligé, c'est la spécialité historique ou l'étude des différentes époques et même l'histoire particulière de certaines régions du pays. Il va de soi qu'un coup d'œil d'ensemble ne peut embrasser jusque dans ses particularités les événements divers de la vie d'un peuple, tandis que l'analyse de périodes déterminées permet à l'écrivain de s'arrêter aux détails. Il y a certaines phases de notre histoire qui n'ont pas encore été traitées convenablement. Ces lacunes sont plus nombreuses qu'on serait tenté de le supposer en présence du travail accompli.

Il y a bien aussi la mine inexploitable de nos archives. Quel pays n'a pas ses manuscrits! Le Canada n'est pas en arrière des autres peuples sous ce rapport. Seulement, ces trésors sont épars, et pour les atteindre il faudrait s'aventurer dans la poussière des voûtes publiques de France, d'Angleterre et des principales villes d'Amérique. Ce serait un grand travail bien méritoire que celui de collectionner ces vieilles pages rongées chaque jour par la dent du temps. Il y a certains manuscrits surtout, d'une importance telle pour nous, que la législature du pays ferait acte de prévoyance en les faisant imprimer aux frais de l'Etat. On ne devrait jamais oublier qu'une nation n'est pas seulement riche de ses institutions, de ses finances prospères, de son commerce florissant, mais encore de tout ce qui peut instruire les générations de l'expérience d'un passé, hélas! toujours trop tôt oublié.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les travaux de nos historiens.

EDMOND LARBAU.

WALTER SCOTT.

ROMANCIER.—1814—1831.

Voir les Nos. 49 et 50, Vol. III, et les Nos. 4, 5, 7, 9, Vol. IV.

Le premier roman de la série, par ordre de date, et aux yeux de plusieurs connaisseurs, le meilleur, c'est *Waverley*, or *Sixty Years Ago*. C'est en 1804 que le premier volume fut écrit; mais comme le culte des Muses absorbait alors toute l'attention de Scott, le manuscrit en fut jeté de côté, puis relégué avec d'autres vtilles, au grenier, où se trouvait un vieux secrétaire qui recérait d'ordinaire l'attirail de pêche du propriétaire. Dix ans plus tard en 1814, Scott ayant eu occasion d'y fouiller pour se procurer des hameçons, en tira par hasard ce manuscrit oublié et tout poudreux. L'idée lui vint de le terminer: ce qui nous a valu cette peinture vive de l'Ecosse, à l'ère de la fameuse insurrection des Clans en 1745, dont le but était de restaurer au trône de ses pères, le *Pretender* Charles Edouard. *Waverley*, c'est un tableau tracé de main de maître, où se reflètent comme dans une glace tous ces saisissants contrastes entre l'existence aventureuse des *Highlanders* ou Montagnards et la vie paisible des *Lowlanders* ou habitants des plaines. Ces deux classes sont tout à fait distinctes par les mœurs et par la

\* Les romans historiques de Scott, parurent dans l'ordre suivant:

Waverley, Juillet 7.....	1814
Guy Mannering, Février 24.....	1815
The Antiquary, Mai.....	1816
Old Mortality, Décembre 1.....	1816
The Black Dwarf, ".....	1816
Rob Roy, " 31.....	1817
The Heart of Mid-Lothian, Juin.....	1818
A Legend of Montrose, Juin 10.....	1819
The Bride of Lammermoor, Juin 10.....	1819
Ivanhoe, Dec. 18.....	1819
The Monastery, Mars.....	1820
The Abbott, Sept.....	1820
Kenilworth, Jan.....	1821
The Pirate, Dec.....	1821
The Fortunes of Nigel, Mai 30.....	1822
Peveril of the Peak, Jan.....	1823
Quentin Durward, Juin 20.....	1823
St. Ronan's Well, Dec.....	1823
Red Gauntlet, Juin.....	1824
The Betrothed, ".....	1825
The Talisman, ".....	1825
Woodstock, ".....	1826
The Chronicles of the Canongate, Nov.....	1827-8
The Fair Maid of Perth, Nov.....	1828
Anne of Geierstein, Mai.....	1829
Count Robert of Paris, Nov.....	1831
Cas le Dangerous, Nov.....	1831

Tous ces ouvrages sont en trois volumes chaque.

religion: le Montagnard, en général, était demeuré attaché à la croyance de son souverain exilé; c'est un homme de guerre féroce, un Jacobite. Le *Lowlander*, au contraire, adonné aux arts pacifiques, au commerce, à l'agriculture, se retranchait avec dédain, dans le culte austère de Wesley ou de Knox.

Waverley, le héros du roman, est l'héritier d'une ancienne et opulente famille Jacobite, établie de temps immémorial, au midi de l'Angleterre. Son éducation, jusqu'à ce qu'il devint majeur a été presque entièrement domestique; voire même un tant soit peu irrégulière.

Dans la solitude du toit paternel, la poésie, les décevantes illusions du jeune âge avaient communiqué à son caractère un cachet d'irrésolution contemplative, jointe à beaucoup de douceur et d'amabilité! Les partisans que les Stuarts avaient en Angleterre, avaient longtemps avant 1745, renoncé à tout espoir de voir triompher la cause du *Pretender*, les protecteurs de Waverley se décidèrent à lui obtenir un brevet dans l'armée, vu que de tout temps sa famille avait montré une inclination prononcée pour la carrière des armes et que la guerre régnante promettait une promotion rapide.

Son nom fut inscrit sur le rôle, comme officier de cavalerie dans un régiment alors stationné en Ecosse et qu'il rejoignit de suite. La famille Waverley comptait alors dans le Perthshire un ancien ami, dans la personne de Cosmo Comyne Bradwardine, de Tully-Veolan: par la protection des Waverley, le Baron de Bradwardine avait été tiré d'un sérieux embarras que le Procureur du Roi lui suscita quelque temps après le soulèvement de 1715. Le jeune héritier de Waverley-Honour, fut donc accrédité, par lettre, auprès de ce fidèle allié de la famille et s'en prévalut de suite pour courir saluer l'hôte de la noble maison de Tully-Veolan. Cette curieuse résidence, ainsi que le train de vie de ses excentriques maîtres seront plus tard admirablement décrits.

Le Baron, par profession était homme de robe, et par goût, lecteur diligent des classiques latins. Mais il s'était adonné aux armes et avait fait plusieurs campagnes sur le continent. Ce qui lui avait fait combiner avec ses réminiscences classiques, le fatras de termes techniques d'un général allemand, et la désinvolture d'un mousquetaire français. Chez lui, le culte des ancêtres existait à un degré éminent, et malgré ses excentricités, c'était un brave et vaillant homme, un ami honorable et sûr. Sa famille ne se composait que d'une fille, douce et affectueuse créature.

Le jeune Waverley, mit du temps à se faire aux allures de son excentrique vieil ami: il sut varier son séjour à Tully-Veolan par diverses courses dans les montagnes environnantes. On lui avait signalée comme digne d'être vue, la caverne d'un célèbre bandit montagnard: Donald Beau Lean. Les merveilles de cette autre de Trophouius, lui inspirèrent le désir de connaître encore plus en détail, la manière de vivre des Montagnards d'Ecosse. Le redouté propriétaire de la caverne lui donna une lettre à l'adresse d'un chef de Clan, qui habitait un château voisin. Cet incident lui fournira l'occasion désirée de contempler, dans toute sa sauvagerie et séduisante barbarie, la vie intime des Montagnards d'Ecosse. Le châtelain se nomme Fergus Vich Ian Vohr, jeune homme bouillant d'ambition et de bravoure, ardemment attaché à la cause des Stuarts—en ce moment profondément immiscé dans l'insurrection dont le but est de rappeler au trône la famille déchue. Fergus a une jeune sœur, encore plus enthousiaste que lui pour les Stuarts: elle arrive en ce moment de la cour de St. Germain. Si son patriotisme exalté frappe l'imagination de Waverley, sa ravissante beauté séduit encore plus les yeux du jeune Anglais.

Pendant qu'il boit à longs traits le poison de l'amour, des malentendus, et de faux rapports sur son compte lui font perdre l'estime de son colonel: le gouvernement lui retire son brevet d'officier, bien à tort. Cet affront le jette dans une telle fureur que son premier mouvement le pousse à se jeter dans les rangs des insurgés conduits par Fergus. Ce dernier prend alors le parti de lui avouer le but secret de l'organisation qu'il lui avait jusqu'alors celi. Mais avant de joindre l'étendard du *Pretender*, Waverley veut consulter sa famille. Les autorités, rendues fort alertes par les rumeurs d'une révolte prochaine, arrêtent Waverley et l'envoient prisonnier à Stirling. Pendant le trajet, l'escorte est attaquée et mise en déroute, par un détachement de Montagnards qui expédient Waverley sous bonne garde à Edimbourg, où il est remis sain et sauf aux mains de son nouvel ami Fergus MacIvor, le commandant de la garde préposée à la sûreté de Charles-Edouard, alors en possession avec sa cour de l'ancien palais de Holyrood. Une combinaison de tentations irrésistibles viennent alors assaillir l'ex-officier britannique.

Froissé du traitement injuste que les autorités militaires lui ont infligé, entraîné par ses anciennes préférences de famille, séduit par son ami Fergus et le violent amour qu'il ressent pour Flora MacIvor, autant que flatté des civilités que le galant Prince d'Ecosse lui fait, il se décide d'unir sa destinée à celle de Fergus et rejoint l'armée des Montagnards, comme volontaire. Bientôt, il éprouva un vif contretemps: son ardeur pour Flora n'est pas partagée. La belle adorable n'a pour lui que de l'indifférence: la cause de Charles-Edouard commande toute l'énergie de son être. Il est bien constaté que la sœur de Fergus est de glace pour Waverley: elle ne vit, son âme passionnée ne respire que pour voir triompher le "royal exilé." A la cour à Holyrood, Flora avait une amie, Rose Bradwardine. Rose n'avait pas le farouche patriotisme de Flora, mais elle en avait la beauté. Rose soupirait en secret pour le malheureux amant de Flora et ne réussissait pas toujours à cacher sa sympathie; de son côté Waverley se sentait, à son insu, chaque jour attiré vers la fille du Baron de Bradwardine. Écoutons le dialogue échangé un jour entre les deux amies, bien qu'il nous soit impossible de rendre en français, l'arôme, le coloris poétique du texte anglais. Le dernier trait surtout, est plein de réverie, de doux regrets. Rose envie à son amie, l'heureuse destinée que l'amour de Waverley lui prépare: car elle croit que Waverley finira par épouser Flora. "Waverley sait se battre, dit Flora..... mais les entreprises nobles et périlleuses, n'eurent jamais d'attrait pour lui. Il ne fut jamais devenu le célèbre Sir Nigel, son ancêtre: mais, il aurait pu devenir le panégyriste, le chantre de Sir Nigel. Je vais te dire, mon amie, où Waverley brillera. Sa place à lui, sa vraie sphère c'est le foyer domestique où il goûtera tout l'abandon du cercle de famille, les loisirs littéraires, les passe-temps exquis de Waverley-Honour. Il y rétablira la vieille bibliothèque dans le style gothique le plus pur, il en garnira les rayons de volumes rares et précieux. Il dessinera des plans, des paysages, composera des vers, élèvera des temples, creusera des grottes au milieu de son jardin. Pendant une nuit sereine d'été, on le verra appuyé pensif au colonnade de son castel, contemplant les biches sauvages errantes, au clair de la lune, dans son parc ou endormies sous l'ombre de ses vieux chênes, et là il répètera à sa jeune et belle épouse suspendue à son bras,